

# L'USINE

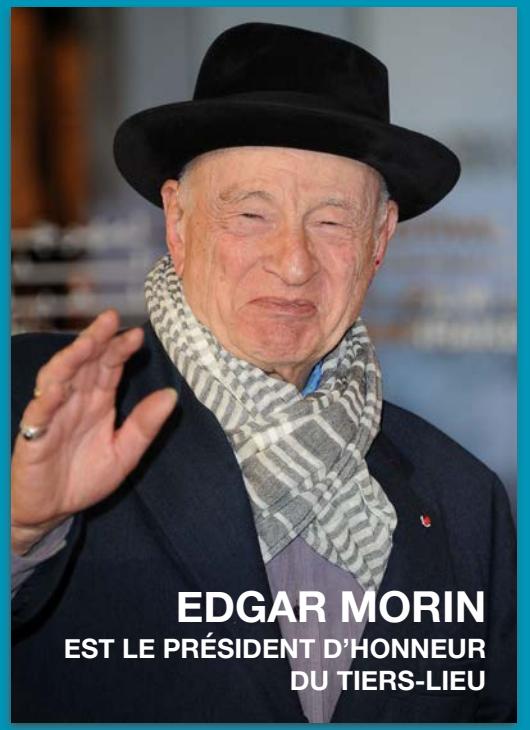
LETTRE D'INFORMATION DE L'ASSOCIATION « L'USINE » - N°3 - SEPTEMBRE 2025

une renaissance  
26|09|2025



**Ce journal rend hommage  
à celles et à ceux,  
ouvrier.es, artistes,  
habitant.es de Cenne-  
Monestiés, qui ont forgé  
et conforté l'âme si  
particulière du village.**

**Sans eux, ce projet de  
tiers-lieu n'aurait sans  
doute jamais vu le jour.**



**EDGAR MORIN  
EST LE PRÉSIDENT D'HONNEUR  
DU TIERS-LIEU**

**UN  
AN**

DE TRAVAUX  
PRÉVUS POUR  
RÉHABILITER  
L'USINE  
À COMPTER  
DE SEPTEMBRE  
2025

*(Sous réserve  
d'imprévus...)*

LE PARTENARIAT AVEC  
L'UNIVERSITÉ DE  
TOULOUSE ET LA  
MAIRIE DE CENNE-  
MONESTIÉS EST  
RECONDUIT POUR  
L'ANNÉE 2026.



LES ÉTUDIANTS DU MASTER 2  
« COMMUNICATION ET TERRITOIRES »  
TRAVAILLERONT SUR L'ATTRACTIVITÉ  
ET LA COMMUNICATION DU TIERS-  
LIEU.

MERCI À LA PROMOTION 2025 POUR  
SA PARTICIPATION NOTAMMENT AU  
TRAVERS DES ARTICLES REPRIS DANS  
CE JOURNAL.

## NOUVEAU BUREAU DE L'ASSO L'USINE

ASSEMBLÉE  
GÉNÉRALE  
23 MAI 2025

**José Froment - Président  
Bernard Fonderflick - Trésorier  
Cédric Groulier - Secrétaire  
Laurent Granger - Secrétaire-adjoint  
Anaïs Longieras  
Camille Monmège-Geneste**

# Manifeste pour une renaissance

**L'Usine du Paradis** s'inscrit dans l'histoire politique, artistique, associative, culturelle et industrielle de Cenne-Monestiés dont elle marque une nouvelle étape en confirmant la solidarité, la créativité, le faire commun et l'esprit « frondeur » du village.

Une Usine pour fabriquer de ses mains, apprendre, transmettre, partager et penser.

Un Paradis pour l'intérêt général, l'accueil, l'inventivité, l'entraide et la résistance.

La re-naissance de cette Usine est le pari et la preuve que la ruralité est un terreau de coopération, mais aussi de développement économique, écologique, social et artistique.

A l'image des habitants de Cenne-Monestiés, venus d'ici et d'ailleurs, et de l'eau du Lampy perpétuellement en mouvement, l'Usine du Paradis croise les mondes.

Elle est un lieu de convergences et de divergences qui affirme que la culture est un levier et l'expérience sensible un droit pour toutes et tous.

Elle permet d'alimenter une dynamique collective fondée sur l'ouverture aux autres et au monde pour enrayer le déclin qu'engendrent le repli sur soi et le refus des différences.

**Un avenir durable et de cohésion sociale est possible.**

# UNE HISTOIRE INDUSTRIELLE AU SERVICE D'UN PROJET COLLECTIF

**L'Usine Cayre, témoin d'une histoire industrielle riche et d'un passé vivant, s'apprête à connaître une métamorphose. Ce bâtiment emblématique, laissé à l'abandon pendant des années, deviendra bientôt bien plus qu'un espace réhabilité : il sera un véritable laboratoire de rencontres, de créations et d'initiatives. Ce projet, porté par la municipalité et par une dynamique collective locale, illustre une volonté forte de créer un tiers-Lieu où le lien social sera la pierre angulaire.**

## Une transformation née d'un élan collectif

Depuis les années 2010, l'Usine Cayre s'est peu à peu imposée comme un espace vivant, accueillant festivals, spectacles, résidences d'artistes, et activités associatives. Pourtant, ces initiatives, bien que foisonnantes, se heurtaient à la vétusté du lieu. Face à ces limites, la municipalité a décidé en 2020 de repenser profondément cet espace pour qu'il devienne un centre ouvert et accessible à tous, répondant aux normes de sécurité et aux besoins d'un pôle artistique, culturel, social et économique.

Pour mener à bien cette ambitieuse réhabilitation, une association de préfiguration, baptisée « L'Usine », a vu le jour en 2021. Composée d'élus, d'associations et d'habitants, elle incarne l'esprit participatif qui irrigue ce projet. À travers des réunions publiques et des ateliers collaboratifs, une vision commune s'est dessinée : faire de l'Usine un lieu de partage et d'innovation où cohabitent culture, solidarité, économie locale et développement durable.

Le futur Tiers-Lieu s'articule autour de quatre axes majeurs, chacun conçu pour favoriser les interactions et créer des ponts entre les habitants. La culture y jouera un rôle central, le volet social sera également un pilier fondamental.

Un espace de vie sociale, ouvert à toutes les générations, proposera recyclerie, repair café, éducation populaire, médiation numérique et actions intergénérationnelles, offrant des services de proximité et renforçant le tissu humain du territoire.

Les dimensions économiques et environnementales ne seront également pas en reste : coworking, accueil d'artisans, éco-sensibilisation, production d'énergies renouvelables viendront enrichir la diversité des usages et ancrer l'Usine dans une démarche résolument durable.

Cet écosystème sera soutenu par une gouvernance collaborative, reflet de l'implication des habitants dans la définition des priorités et du fonctionnement du lieu.

***Au-delà de sa fonction de pôle multifonctionnel, ce projet symbolise une ambition essentielle : recréer du lien dans un monde où les interactions se font trop souvent éphémères ou virtuelles.***

***En s'appuyant sur une dynamique associative préexistante, le futur Tiers-Lieu sera un lieu où l'on se rencontre, où l'on apprend ensemble, où l'on crée des solutions collectives face aux défis contemporains.***

***L'Usine du Paradis deviendra le carrefour d'initiatives locales, bien au-delà de la commune, renforçant l'identité d'un territoire tout en accueillant de nouvelles idées et énergies.***

# AU FIL DE LA VIE

**Voilà un demi-siècle que l'usine d'effilochage de Cenne-Monestiés attend de ressusciter. Au travers de la mémoire de ceux qui l'ont aimée, notre Belle Effilocheuse renoue la trame de son histoire.**



## Le Fil en héritage

Mon Ariane, à Cenne-Monestiés, s'appelle Cécile Embry. Correspondante pour la Dépêche du Midi, elle démêle le labyrinthe du passé en souriant. Avec générosité, c'est elle qui m'a tendu le fil que Josette Gleises, Odette et Jean Ricalens, Alain Delmas et Jean-Louis Pouytes ont accepté de dérouler.

Jean-Louis Pouytes, dont les parents, ont, eux aussi, été ouvriers, explique : « A Cenne, le textile, c'est une histoire qui remonte à bien avant la guerre, avant le XVIII<sup>e</sup> siècle même ! »

L'accent de Josette et Odette, où roulent les noms de la vingtaine d'usines textiles qu'a comptée Cenne autrefois, semble garder la trace de ce passé : « Rrouqueyrrol », « Escourrrou », « l'Usine Cayre ».

## Et le fil, c'est un peu la mémoire de l'humanité... Alain, ouvrier cardeur de souvenirs

Un qui ne veut pas perdre le fil, c'est Alain, le gardien de la mémoire industrielle du village. Avec patience et amour, il conserve la trace du métier de son père, Noël Delmas, ouvrier à l'usine Cayre.



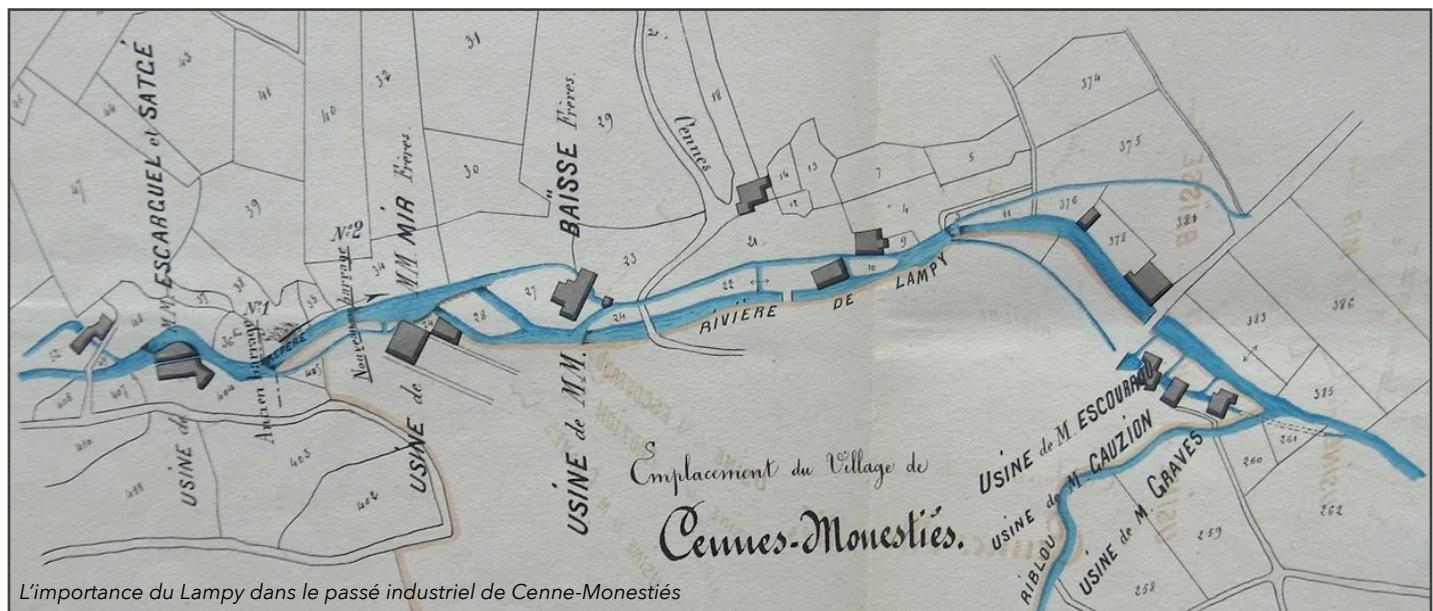
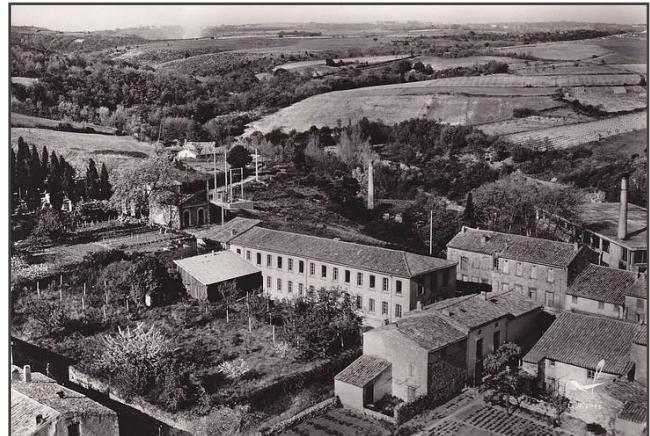
*Odette et Jean Ricalens (au premier plan), avec Alain Delmas, Cenne-Monestiés, 2024 (Photo Stéphanie Amilis Dorbe)*



*Noël Delmas, usine Cayre, 1972 (photo Alain Delmas)*

Malgré les trous dans le temps qui lui compliquent la tâche, avec la patience et la rigueur dont le passé a besoin pour revivre, il se documente, collecte, compile, conserve.

Grâce à lui, le passé industriel de Cenne émerge peu à peu. Les cheminées percent le brouillard du temps, la technique de carbonisation se déploie, et, grâce à une carte postale, un article, une photographie retrouvée, le bourg aux nombreuses usines se recompose.



Alain photographie les grands ciseaux qu'il a sauvés de l'oubli. Ils servaient à couper les boutons et les fermetures éclair avant que les vêtements soient effilochés. En artiste, il les dispose sur une feuille de papier blanc. Cette paire de ciseaux rouillés, avec son œillette qu'une ouvrière a entortillée de chiffon pour la rembourrer, c'est beau comme un tableau.

## De Montmartre à Cenne-Monestiés : « comme si on choisissait ! »

Couper des bouts de fils à s'en faire mal aux doigts, ce n'était pas forcément ce à quoi elle rêvait, Josette, quand elle promenait le petit Cau dans les jardins parisiens.

Car avant de travailler à l'usine Cayre, Josette était bonne d'enfant. La famille Cau habitait à Paris, dans le XVIème. Le petit était gentil, c'était une bonne place. L'après-midi, elle l'allait promener à Montmartre, les beaux endroits, elle les connaissait par cœur. L'usine d'effilochage, elle n'avait pas choisi d'y entrer – vous pensez bien ! – « à l'époque, comme si on choisissait ! »

Mais, Josette a épousé André, l'ami d'enfance du village. André qui, depuis l'âge de 14 ans et demi, travaillait déjà pour l'usine Cayre.



## Des fois, il y avait peut-être 200 balles dans la cour en bas

Josette a d'abord été chargée de la réception des balles, ces gros sacs contenant la matière textile destinée à être teintée et effilochée.

« *De la laine vierge qui venait de Nouvelle-Zélande, d'Australie, de la France aussi* », égrène Josette, « *et puis des chiffons* ». Au petit matin, avec le palan, on sortait les balles du camion. On pouvait en recevoir 10, 15 tonnes. « *La cour en était pleine ! des fois, il y avait peut-être 200 balles dans la cour en bas !* ». Avec animation, Josette repense à cette période où l'usine marchait à plein.



Les petits métiers parisiens. *Le Chiffonnier.*

Le ramassage des chiffons, début XXe siècle  
(carte postale, Alain Delmas)



**Les ouvrières de l'usine Cayre ouvrent les balles et commencent le tri des chiffons, debout.**

(photo Alain Delmas)

## Un monde en train de disparaître ?

Cette époque faste qu'a connue l'usine Cayre et qui donne encore le sourire à Josette, il faut pourtant la remettre en perspective, comme nous y invite Jean-Louis : « *Lorsque l'usine a ouvert, après la guerre, le déclin de l'industrie textile était déjà amorcé* », explique-t-il.

Fils d'ouvriers, d'abord instituteur, puis médecin, écrivain, ami d'Edgar Morin, Jean-Louis incarne, tout comme Alain, la réussite de la promesse républicaine. Ou celle des énergies personnelles.

A la manière de Jean le Baptiste, dont il imagine la vie dans son roman, l'usine annonce un temps neuf : **du monde industriel défunt s'élèvera bientôt un tiers-lieu qui recréera le fil entre les hommes.**



Balles de laine, traitement de la laine usine Traitex  
(photo Alain Delmas)

## « On allait là où il y avait un trou à boucher »

En fil, elles s'y connaissaient, Odette et Josette, quand elles travaillaient au « classement des coupes ». Les chutes dans les ateliers de couture, vous voyez ? c'est ça les coupés. Arrivées de grosses balles de 400 kilos, il fallait les classer, c'est à dire trier.

D'abord, par couleurs. D'un côté, tous les verts, foncés et clairs. Les bleus avec les bleus ; de l'autre, les jaunes.

Après avoir retiré les boutons, les fermetures éclair, les étiquettes, elles vidaient les coupes triées dans les culons. « Mais non ! rectifie Odette, rieuse, les currrrrons » ! « Pourtant », elle ajoute doucement, « je trouve que notre accent, ici, on le comprrend bien. »

Josette montait dans le gros sac rond, et elle tassait. Après, il fallait le diable pour le charrier. Elle aidait aussi au chargement des balles. Le camion les livrait aux usines qui fabriquaient les pelotes de laine, comme chez Delmas, à Castres, où il y avait une machine qui faisait le fil des bobines.

Et puis, Josette et Odette travaillaient aussi à l'effilochuseuse, à la presse, ou au séchoir, là « où il y avait un trou à boucher ».

## Le recyclage en héritage

A l'usine Cayre, l'effilochage des chiffons, « c'était déjà du recyclage », pointe Jean-Louis. Le tiers-lieu qui naîtra de l'usine perpétuera cet héritage au travers d'engagements écologiques. Et le fil sera renoué avec l'ambition de René Soum, l'ancien maire de Cenne, qui, en rachetant l'usine, projetait qu'un jour elle tisserait une nouvelle activité, bonne pour le village.

## « Ça faisait un effilochage magnifique »

L'usine comptait 3 effilochuses : la Rolando, et deux petites. Mais avant d'être effilochés, les vieux pull-overs, cousus de fil de coton, devaient être mis à tremper dans un bain acide qui détruisait les fibres végétales. La laine, purifiée, était ensuite lavée puis



Après le tri par couleurs, Odette (à gauche) et une autre ouvrière coupent les fêtes impropres à l'effilochage, 1972  
(photo Alain Delmas)

essorée. Séchée, on la mettait dans l'effilochuseuse.

Cette laine effilochée, c'était joli, mais aussi très léger. « Il y a plein de trous à l'usine », raconte Pierre Gleises, qui aidait sa mère à « monter l'effiloché ».

Le trou était couvert par une grille, voyez ? Josette et Pierre la retiraient, y passaient l'effiloché et, grâce à un moteur, « pffffiou », ça l'aspirait et ça le montait dans la case en haut.

L'effiloché, c'est léger, mais ça fait du volume. Il y en avait des montagnes. J'imagine cette neige à l'envers, qui remonte vers le ciel du premier étage de l'usine.



Noël Delmas, 1972 (Photo Alain Delmas)

## La laine renaissance

Mais Jean-Louis nous rappelle à l'ordre de la réalité : « Vous savez, cette effilochée, ce n'était pas de la grande qualité. »

La laine recyclée était mélangée avec de la laine neuve pour « renaître ». Les ouvriers transformaient les chiffons en effiloché, l'effiloché donnait du fil, le fil était tricoté ou tissé, les enfants nippés. L'effiloché renaissait aussi en chaussettes pour l'armée et en moquettes pour le paquebot France.

Un fil invisible reliait le village au pays.

Devenue tiers-lieu, l'usine fera éclore pour Cenne les fleurs des liens retrouvés et des œuvres nouvelles.



André, dans son laboratoire, l'art de la teinture  
(photo Josette Gleises)

## André, l'alchimiste

Un autre d'artiste, c'était André. Baudelaire, il peut aller se rhabiller. Parce qu'André, ce n'était pas n'importe qui.

A 14 ans et demi, il a travaillé à la construction de l'usine. Ensuite, il est devenu contremaître. Enfin, contremaître, contremaître... Il passait les commandes, recevait les ingénieurs, Cayre l'appelait son « bras droit », son « fondé de pouvoir ». Mais la paye qui allait avec... André, en un jour de marché, gagnait avec ses fraises ou ses haricots les 40 francs qu'on lui payait, au mois, à l'usine.

A l'époque où il l'a épousée, c'était le patron de la teinture, et « les teintures, ce n'est pas rien », précise Josette. C'est qu'elle l'admire encore, son sorcier d'André. Dans son laboratoire sous l'escalier, avec ses casseroles en guise de cornues, il pesait 4 grammes de noir, 3 de vert, 5 de jaune.

Les échantillons, ce sont les gens de Lavelanet qui les lui envoyait. Et après, comme le résume Josette avec esprit, « A toi ! tu te démerrdes ! ».

Alors Alain déchiffre le mystère que lui pose chaque échantillon. Il prépare ses couleurs avec soin, et à chaque laine, il réserve son bain. Parce que les laines, il n'y en a aucune de pareille, chaque laine a ses « affinités ».

Au « mauvais vitrier », Baudelaire reprochait ses vitres, qui ne faisaient pas voir la vie en beau. Mais les eaux des teintures d'André avaient cette magie : rejetées dans le Lampy, elles faisaient voir la vie en couleurs aux enfants du village.

« A l'époque, l'écologie, on s'en fichait. Le Lampy charriaît les teintures, l'acide, les pots de nuit et de jour », explique Jean-Louis. Ça coulait au fond de la rivière, où nageaient les truites arc-en-ciel.



Le Lampy en couleurs -  
Simulation

## « A l'époque, on n'y faisait pas attention »

Est-ce que la paye suffisait ? Josette et Odette ne se plaignaient pas. Elles n'étaient pas difficiles, « *pas comme maintenant !* »

Elles ne se plaignaient pas du froid quand, là-haut, à l'étage, emmitouflées, elles triaient dans l'air gelé.

Elles ne se plaignaient pas des yeux qui se brouillent, quand patientes et appliquées, debout, elles retiraient les « marques », attentives à ne surtout pas laisser un « *bout de blanc* » qui gâcherait l'effilochage.

Elles ne se plaignaient pas non plus de la poussière. Pourtant, de la poussière il y en avait ! Surtout quand elles tassaient les chiffons dans les curons. Il fallait y aller avec les pieds. Comme on foule le raisin, elles foulaien les chiffons. Elles piétinaient, et la poussière les enveloppait.

Elles ne se plaignaient pas non plus du poids. Pourtant, quand les hommes étaient trop occupés à la teinture, elles retiraient les balles de la presse.

Elles passaient des fils de fer sous la balle, avec leur crochet elles faisaient venir la balle en tirant. Il fallait encore la lever, la mettre droite sur un chariot pour aller la peser. Environ 400 kilos.

« *Ce devait être fatigant !* », je plains Josette, qui raconte qu'elles en ont sorties un bon paquet, des balles comme ça. « *Mais, s'impatiente-t-elle, on n'y faisait pas attention. A cette époque-là, c'était tout le monde qui faisait ça !* »

Elles ne se plaignaient pas non plus de l'odeur. Pourtant, elle n'était « *pas normale* ». Au début, quand Josette s'est mariée, elle qui venait de Paris, qui était coquette, elle ne pouvait pas entrer dans l'usine, à cause de l'odeur.

« *Mais quand vous avez des chiffons, quand vous avez des teintures, quand vous avez du chrome, quand vous avez de l'eau oxygénée, quand vous avez du javel, quand vous avez les huiles d'ensilage, eh bien sûr ça sent !* »

Il fallait s'y habituer.

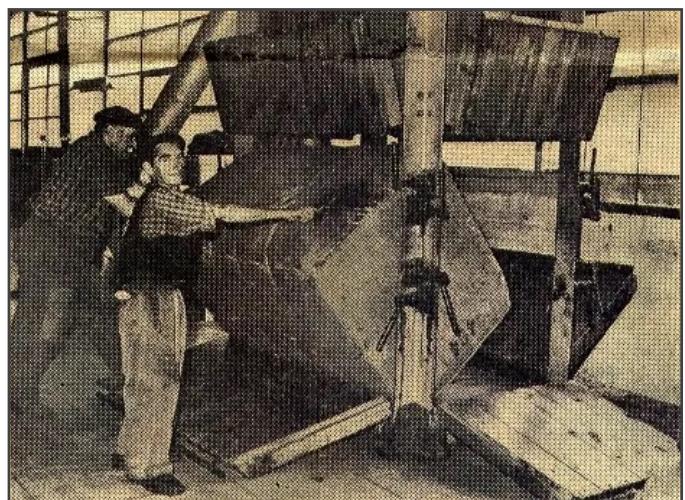
Et puis, cette odeur, pour les habitués, c'était mieux qu'un cordial, c'était la vie. Comme pour André, qui,

dès le lendemain de son opération à cœur ouvert, s'est rendu dans l'usine, la respirer cette odeur.

« *Il s'est levé, il s'est rasé, il s'est nippé et il est allé faire le tour de l'usine, tout seul, le dimanche matin.* » Il m'a dit : « *J'ai senti l'odeur des chiffons, l'odeur de mon usine et maintenant je suis guéri !* »



**« *Elles ne se plaignaient pas du froid quand, là-haut, à l'étage, emmitouflées, elles triaient dans l'air gelé* ».**



Henri Roques et Marcel Gérard à la presse.  
Photo A. Ancely, «L'Indépendant»



L'usine Cayre (photo Alain Delmas)

## « Moi, chez Cayre, j'étais mon patron, presque »

Même si, comme dit Jean-Louis, « *la vie des ouvriers, c'était quand même pas le paradis !* », celle de Jean, qui entretenait la chaudière, lui plaisait bien.

« *Je mettais le charbon, et voilà.* », dit-il simplement, « *je faisais gaffe que ça tombe pas. Il fallait surveiller la pression, et se coordonner avec André quand il tirait* », explique Odette. Car la chaudière fournissait l'eau chaude dont André avait besoin pour la teinture.

Jean bougeait 2 tonnes de charbon par jour : d'abord pour rentrer le charbon dans l'usine, ensuite pour alimenter la chaudière. Pendant la nuit, elle ne brûlait pas, il l'arrêtait à la fermeture.

Tous les matins, il nettoyait les cendres froides, et aux congés, entièrement : la chaudière, la cheminée, pas le conduit mais les tubes, à la vapeur, tout. Même le « *ballon* » où M. Cayre s'était coincé une fois. Il « *se portait bien* », rigole Jean.

« *Moi, chez Cayre, j'étais mon patron, presque* », dit Jean qui a connu après la fermeture de l'usine un travail plus rude, surtout l'été, chez un métallier qui faisait des bennes à céréales et des poubelles.



Jean réglant sa chaudière.  
Photo «La Dépêche»

## “C'était magnifique”

En 1970, dans l'usine, a eu lieu une exposition. “*De grands peintres !*” A s'en ressouvenir, Josette sourit d'admiration.

C'était pendant les congés d'été. “*Il y avait un peintre connu de Carcassonne*”, dont le nom échappe à Josette, “*un grand peintre ! celui qui a fait la fresque à la gare de Carcassonne ...*”

“*Camberoque !*” souffle Alain.

A l'usine, « *ils avaient fait comme ça, à l'entrée, avec les balles... comme ça* ». Josette recrée, à gestes vifs, l'installation qui perdure dans sa mémoire. « *Sur ces balles, on avait accroché des draps, et sur ces draps,*

*ils avaient exposé les œuvres* ». Il y avait des aquarelles, des foulards peints à la main, Mady de la Giraudière, c'était magnifique.

« *Alors quand je vois les expositions qu'on fait maintenant et que j'ai vu celle-là, eh bien je préfère ne pas aller les voir !* »

**A ces paroles l'usine sourit. Elle sait que métamorphosée, elle offrira bientôt à ceux qui y ont travaillé, et à tous ceux qui la chérissent, de nouvelles fleurs d'humanité à aimer.**

**Stéphanie Amilis Dorbe**

Etudiante Master 2 - Communication & territoires



Fresque de Carcassonne par Camberoque (photo La Dépêche)



# LE COUPLE TARLIER : LES ARCHITECTES DE L'ÂME ARTISTIQUE DE CENNE-MONESTIÉS

**Depuis leur installation dans les années 1970, Claude et Égidia Tarlier ont fait du village de Cenne-Monestiés un repère d'artistes, accompagnés par des figures locales. Entre anecdotes, témoignages et héritage, rencontre avec Mirette Cazaban et José Froment, qui ont côtoyé ce couple.**

## Les prémisses d'une transformation

La commune de Cenne-Monestiés aurait pu rester anonyme ou devenir plus agricole comme celles des alentours, mais "c'est un village artistique et ouvert", commente le maire actuel, José Froment. En effet, l'arrivée de ce duo a insufflé une énergie artistique et magique à cet endroit.

Elle, céramiste talentueuse et visionnaire. Lui, dessinateur, peintre et sculpteur charismatique, à la personnalité affirmée.

La famille d'Égidia était originaire du village, l'artiste y venait donc souvent pour se dépayser et créer. Claude Tarlier quant à lui, vivait à Carcassonne où il exerçait le métier de professeur de dessin.

Après s'être rencontrés, ils ont désiré s'éloigner de la ville, et se sont installés définitivement dans la maison où avait vécu la grand-mère d'Égidia.

## Un couple, une vision

"Qu'est-ce qu'il était beau, aussi beau que Jean Marais ! Me dit toujours Egidia. Il était artistiquement très cultivé et elle l'était aussi. C'est une toute petite dame, toujours habillée de noir, d'une vivacité et d'une pertinence incroyables", se remémore Mirette Cazaban, ancienne adjointe au maire et amie de longue date du couple. Selon elle, ils sont l'essence de l'âme artistique du village.

Depuis 1964, tous les ans ont lieu des expositions de peinture qui concernent le village et la région proche. Égidia, a oeuvré pour la formation de celles-ci. Claude est arrivé en 1974 rejoindre sa femme, et ils ont continué les projets qu'elle avait initié. "Il a été le détonateur de la visibilité des expositions car il a ramené une faune d'artistes",

explique Mirette. Au début elles avaient lieu dans la salle polyvalente, puis ils ont utilisé l'atelier de Claude, une ancienne filature. C'étaient les prémisses de l'association "L' Art en Cenne". Des expositions annuelles brutes, faisant vivre l'art, avant la fondation officielle en 2005.



2014  
**EGIDIA CHEZ  
ELLE, UN  
PORTRAIT INTIME**

Égidia, assise sur une chaise dans l'intimité de son intérieur, avec son carrelage caractéristique. Photo capturée par Mirette Cazaban en 2014.

## Un couple, une vision

Après 1968, l'ancien maire René Soum a ouvert le village à une population non conformiste. Cenne-Monestiés, à l'origine industrielle, est devenue plus artistique et plus libre. "René Soum a donné une liberté au village, on sait qu'il y a des choses qui s'y passent, c'est vivant, il a soutenu le développement des artistes", s'enthousiasme Mirette. Elle nous raconte : "il avait acheté une machine à laver qu'il avait mise à disposition pour tout le village !". René a initié cet esprit collaboratif qui perdure encore aujourd'hui.

**"Il a été le détonateur de la visibilité des expositions car il a ramené une faune d'artistes"**

## Des racines profondes

Au décès de Claude, le maire actuel est devenu président de l'association "L'Art en Cenne". Les initiatives se poursuivent sous sa houlette, avec la première exposition annuelle dans l'Usine en 2020. *"Nous continuons de les organiser dans l'esprit des Tarlier"*, explique-t-il.

Un projet de livre retracant le travail de Claude et Egidia est également en cours. De nouveaux artistes arrivent, un roulement se fait. *"Il ne s'agit pas seulement de leur rendre hommage, mais de transmettre leur vision de l'art à d'autres générations"*, précise Mirette.

## Des branches qui s'étendent

La commune jouit d'un héritage culturel important. Cet essor est le fruit des initiatives du duo emblématique, dont l'engagement a été soutenu par les municipalités successives. D'après Mirette :



*"le couple était très fusionnel sur le plan artistique, c'était le ciment de leur couple".* Cette énergie continue d'attirer et de nourrir une communauté d'artistes aux horizons variés. Des peintres, sculpteurs, céramistes, danseurs, circassiens, musiciens, et autres créateurs ont choisi de s'y établir, nourrissant ces arts en participant activement à la vie artistique locale.

En parallèle, le festival *"Les Fantaisies Populaires"*, créé en 2016 offre une scène aux arts du cirque et du spectacle vivant, renforçant la réputation du village comme foyer de créativité. *"Aujourd'hui, on sait que l'art existe ici"*, conclut José Froment.

Et ce n'est pas près de changer.

**Aurore Frazao**  
Etudiante Master 2  
Communication & territoires

*Photos de Mirette Cazaban : "Le jeune déchaîné" de Fabrice et "L'Inca" de Jean Valina, œuvres faisant partie du parcours sculptural du village.*

# DE L'HÉRITAGE OUVRIER À L'AVENIR CULTUREL DE L'USINE CAYRE

**Au cœur de Cenne-Monestiés, l'Usine Cayre témoigne du riche passé ouvrier du village. Construite en 1945 pour accueillir une entreprise d'effilochage, elle a incarné l'âge d'or de l'industrie textile, pilier économique et social pour la région. Aujourd'hui, elle se transforme pour devenir un véritable tiers-lieu. Venez découvrir son histoire et son importance pour ses habitants et son territoire.**

## Le passé ouvrier de Cenne-Monestiés

*"En plus de la culture fortement présente à travers ses nombreuses associations, l'identité de notre village repose aussi sur son passé ouvrier, qui a profondément marqué les habitants. Il est essentiel de le transmettre"* indique Anne-Laure, une habitante de Cenne-Monestiés depuis 2017.

Cenne-Monestiés est un village dont l'histoire est étroitement liée à l'industrie textile. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, il a connu un élan économique grâce à l'installation de manufactures. Ce développement a été facilité par la pureté des eaux de la rivière Lampy, essentielle pour la confection des textiles. L'une de ces manufactures, classée manufacture royale de 1758 à 1774 a marqué le sommet de cette industrie. Ce statut offrait à ses productions une influence qui dépassait largement les frontières locales et témoignait de leur qualité, tout en jouant un rôle majeur dans l'économie du village.

**Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la commune comptait près de 700 ouvriers locaux et 500 travailleurs venus des environs.** Ces chiffres témoignent de l'ampleur de l'industrie textile, qui attirait une main-d'œuvre diversifiée, locale et régionale. En plus des usines, beaucoup d'habitants tissaient à domicile, un travail effectué dans les foyers, ce qui permettait de concilier vie familiale et activité économique. Ce phénomène de *"tissage à domicile"* a eu un impact essentiel sur la structure sociale et économique de la région. Il a renforcé les liens communautaires et a contribué à façonner l'identité du village où chacun était directement lié à l'industrie textile.



## L'Usine Cayre : Symbole d'une Époque

Dernier témoin de l'histoire industrielle de Cenne-Monestiés, l'usine Cayre reste un symbole du passé ouvrier du village. Elle a fonctionné jusqu'à la fin des années 1970, une période marquée par le déclin de l'industrie textile dans la région. Appartenant à la famille Cayre, figure clé de l'histoire locale, l'usine a joué un rôle fondamental dans le développement économique du village. Le nom "Cayre" est indissociable de la mémoire industrielle de Cenne-Monestiés.

Rachetée par la commune en 1989, l'usine a vu plusieurs projets envisagés, mais aucun n'a abouti. Aujourd'hui, elle suscite un nouvel intérêt.

*"Je pense que réaménager l'usine pour en faire un tiers-lieu culturel est une excellente idée. Le nom « usine » est particulièrement pertinent, car il rappelle le passé ouvrier et l'importance de cette époque."* exprime Anne-Laure.

Son architecture, marquée par une grande cheminée en brique et de larges vitrages, est un élément distinctif du patrimoine local. Ce bâtiment, typique des années 1950 demeure un repère visuel et un témoin de l'héritage industriel.

## Des exemples inspirants

L'idée de transformer des sites industriels en lieux culturels et communautaires n'est pas nouvelle. Plusieurs projets similaires ont vu le jour dans des régions où le patrimoine industriel était en déclin. Ces initiatives ont non seulement permis de conserver la mémoire de l'industrie, mais ont aussi joué un rôle central dans la revitalisation économique et sociale des territoires.

La Condition Publique (2004), à Roubaix, est un exemple emblématique. Construit en 1902, ce bâtiment monumental servait initialement d'entrepôt pour contrôler et conditionner les tissus, un rôle central dans l'industrie textile locale. Après avoir été abandonné en 1972, ce site a été transformé en un centre culturel pluridisciplinaire où se mêlent art, économie et initiatives sociales.

Ce lieu accueille expositions, concerts, ateliers créatifs et événements variés, tout en proposant des espaces de coworking et des activités communautaires. Grâce à sa réhabilitation, La Condition Publique a su redynamiser le quartier et préserver un patrimoine industriel essentiel à l'identité locale.

L'Usine Cayre, à Cenne-Monestiés, pourrait s'inspirer de cet exemple en redonnant une nouvelle vie à un patrimoine tout en jouant un rôle clé dans la revitalisation du village.



Le projet de réaménagement de l'Usine Cayre en tiers-lieu culturel vise à préserver l'héritage industriel tout en répondant aux besoins modernes de la communauté. Ce nouvel espace combinera culture, activités sociales, économiques et environnementales tout en ancrant l'histoire du village dans les dynamiques actuelles.

L'usine deviendra un lieu de rencontre, symbolisant le passé tout en s'ouvrant aux enjeux du présent. En transformant ce bâtiment historique, Cenne-Monestiés offre à ses habitants et visiteurs un lieu vivant, où mémoire et innovation s'entremêlent.

Ce projet ne se contente pas de préserver un patrimoine, il vise à redonner vie à Cenne-Monestiés en apportant un renouveau social et économique, en transformant un symbole du passé en un levier pour l'avenir.

Et vous, quels événements aimeriez-vous voir dans ce futur espace ?

**Lucie Préfot**

Etudiante Master 2  
Communication & territoires

## LE TRAVAIL DU CABINET D'ARCHITECTES BAST

## RÉHABILITER POUR TRANSFORMER



**Laurent Didier, architecte et cofondateur du cabinet d'architectes BAST, a piloté, avec ses associés, ce projet ambitieux intégrant patrimoine historique, durabilité et innovation techniques. Retour sur les enjeux et étapes-clés de cette réhabilitation qui marque le point de départ du futur tiers-lieu.**

### L'élaboration d'un tel projet : le travail de professionnels engagés

Le cabinet BAST se démarque par sa capacité à valoriser et transformer le bâti existant, s'étant déjà impliqué dans la réhabilitation de plusieurs structures à vocation sociale et culturelle. Laurent Didier explique que, pour lui, "chaque projet est un peu comme un nouveau terrain d'expérimentation où l'on essaye de ne jamais reproduire deux fois la même chose, faire en sorte que toutes ces propositions demeurent aussi attrayantes les unes que les autres, pour ne jamais tomber dans la routine". Et c'est cette philosophie partagée par ces architectes qui les a conduits à répondre à l'appel d'offres de la commune, séduits par l'idée de ce futur tiers-lieu associatif de milieu rural.

Pour Laurent, un tiers-lieu "c'est un bâtiment qui va réunir plusieurs usages, rarement établis au même endroit à la base mais qui vont pouvoir cohabiter dans ce même lieu, permettant une mixité des activités et des publics". Par cette définition, il met

l'accent sur la vocation fédératrice et unificatrice du futur tiers-lieu qui prendra bientôt vie à Cenne-Monestiés.

### La réhabilitation d'un patrimoine industriel : besoins et enjeux techniques

L'Usine Cayre, imposante bâtie de béton d'environ 1 600m<sup>2</sup> au sol et sur deux niveaux, est aujourd'hui le témoin du passé industriel de la commune. Si elle est l'incarnation de la mémoire collective de ses habitants, elle représente de ce fait plusieurs attentes et défis, tant techniques, qu'économiques ou sociaux. Pour BAST, le projet nécessitait alors d'adopter une approche pragmatique pour inclure à la fois les enjeux de respect du patrimoine, de durabilité et d'innovation. A cela devaient aussi être intégrées les diverses contraintes économiques et techniques liées à ce chantier d'ampleur.

En effet, pour ce projet, différents besoins ont été exprimés par la commune de Cenne-Monestiés

dans le cahier des charges de son appel d'offre. Entre autres, créer un lieu de convivialité avec un bar et un espace de restauration pour accueillir les usagers et le public des évènements, une salle de spectacle polyvalente de grande hauteur, un espace salle des fêtes qui puisse également faire office d'espace d'exposition, un espace « bureau partagés » et plusieurs espaces de rangement de matériels.

Tout cela en respectant différentes contraintes dont la première est économique : celle d'un budget restreint pour un projet d'une surface aussi importante. La prise en compte du contexte historique et patrimonial très présent entre aussi en jeu avec la nécessité de garder et valoriser des éléments comme l'ancienne chaudière de l'Usine Cayre, symbole de son activité passée.

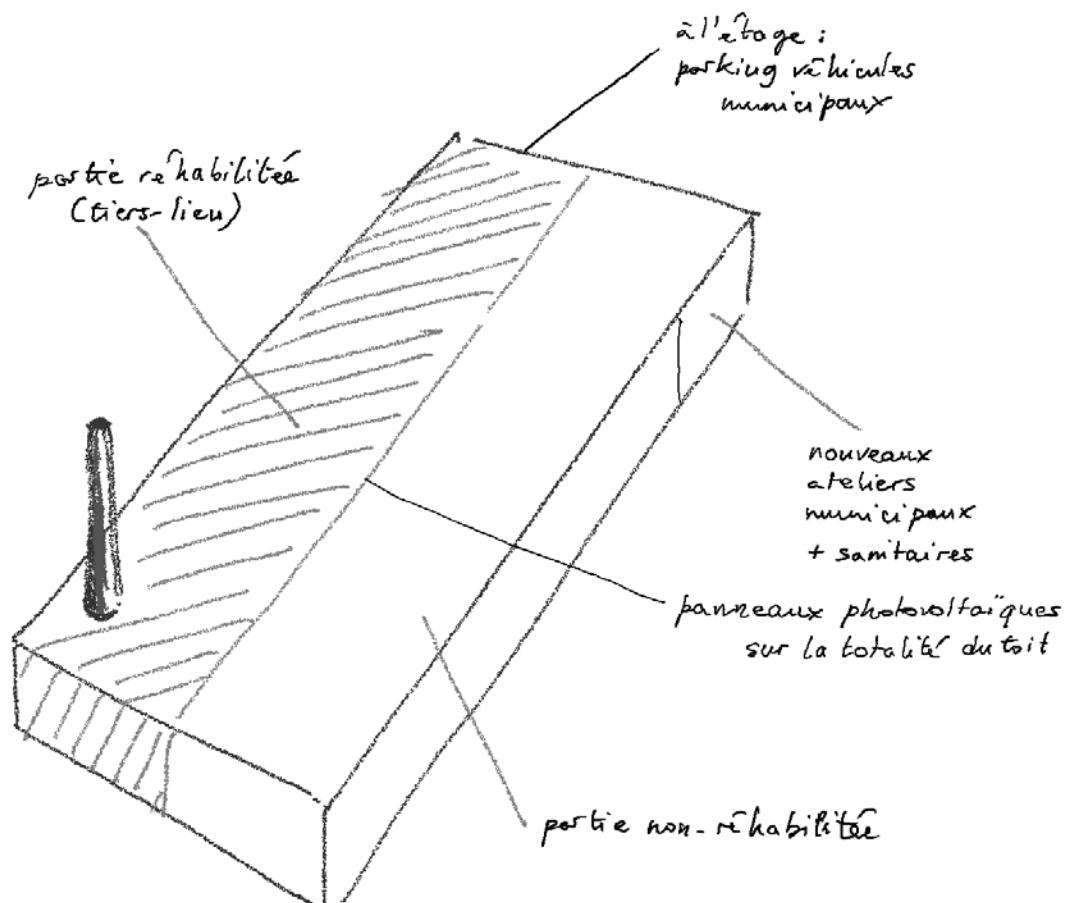
Enfin, l'aspect "brutaliste" de l'usine doit être autant que possible conservé.

Des contraintes techniques complexes viennent également s'ajouter à cela avec la nécessité d'apporter des modifications structurelles importantes sur une partie du plafond pour

permettre la confection d'une salle sur deux étages (adaptée aux spectacles), créer de nouvelles ouvertures à différents endroits de la structure, ou encore modifier les arrivées d'eau et d'électricité, tout cela en prenant en compte la problématique de respect de l'environnement dans la réalisation de ces interventions.

Alors, l'équipe de BAST a eu l'audace de proposer une réhabilitation partielle et progressive : une découpe en longueur de la structure dont une seule nef serait entièrement rénovée dans un premier temps, sur les deux niveaux, afin de créer des espaces fonctionnels optimisés.

La seconde nef serait conservée comme réserve pour des rénovations futures. Aussi, les architectes ont opté pour l'utilisation de matériaux durables dans la réhabilitation de l'Usine ainsi qu'une conception maximisant l'apport de lumière naturelle pour une optimisation énergétique. Ces solutions, innovantes, ont permis de préserver le potentiel évolutif de la structure tout en respectant les ressources financières limitées de la commune ainsi que les contraintes environnementales.



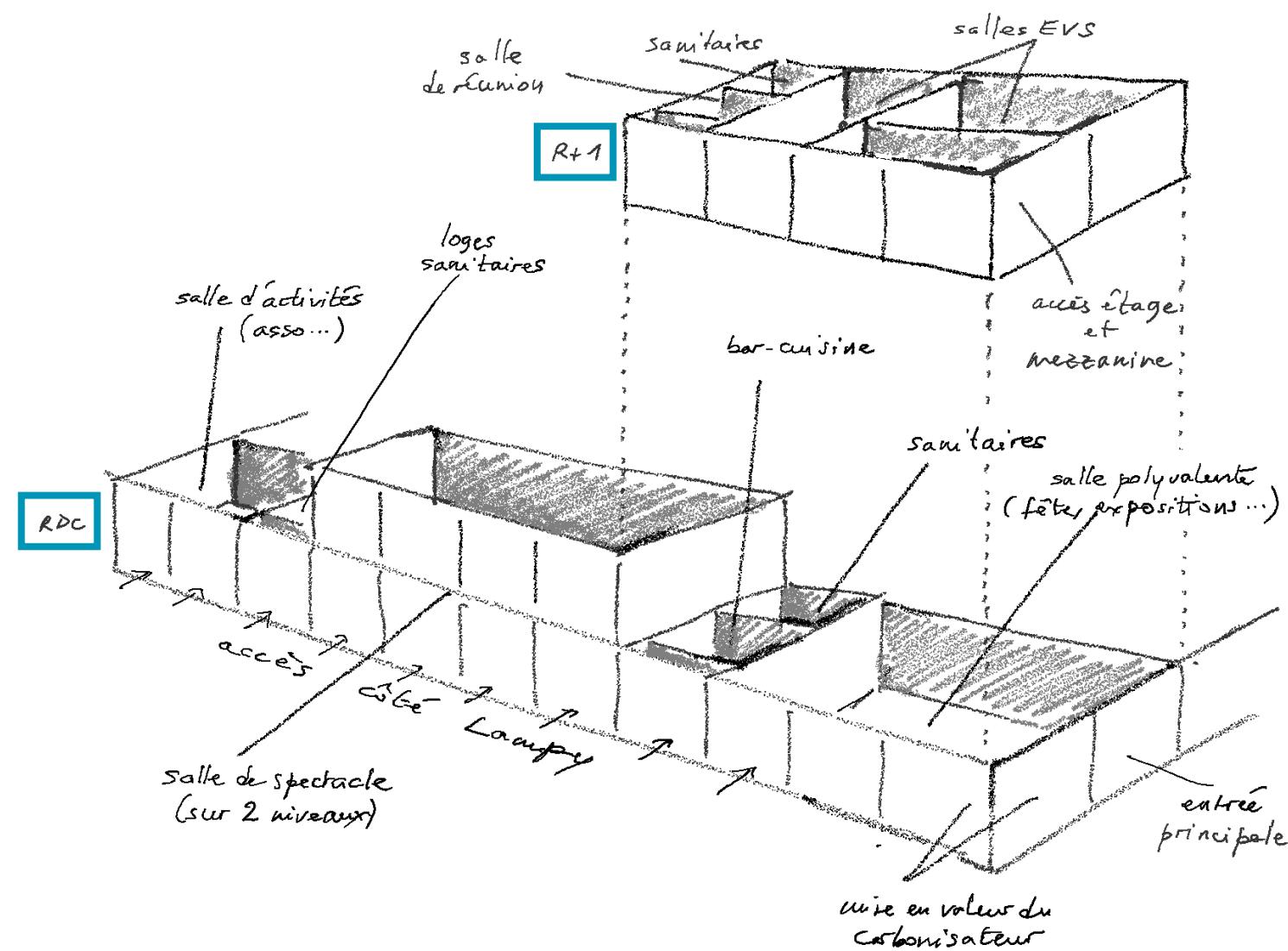
## La conception d'un projet d'architecte : une vision en plusieurs temps

Le défi, pour ces architectes, était donc de transformer ce grand espace brut en un pôle polyvalent, attrayant et accueillant tout en respectant les différentes attentes ainsi que les nombreux enjeux attachés à cette proposition de réhabilitation.

Pour ce faire, l'élaboration de ce projet a suivi un processus rigoureux, découpé en plusieurs étapes à temporalités différentes une fois la candidature à l'appel d'offre acceptée par la commune. S'en est suivi alors différentes phases d'action, à commencer par la phase de conception. Cette étape, d'une durée d'environ six à huit mois, comprend : réunions avec les commanditaires et visites du lieu, conduite de projet, esquisses, avant-projet

sommaire et avant-projet définitif, où au fur et à mesure des échanges, les détails du projet se dessinent pour le faire évoluer jusqu'à sa forme finale.

Suite à cela, une phase de travail individuel des architectes est entamée, avec la publication d'appels d'offres pour sélectionner les diverses entreprises avec qui ils travailleront sur ce projet, une fois les devis validés. Après avoir obtenu diverses autorisations tels que le permis de construire, la phase de travaux d'une durée de douze à seize mois pourra enfin être engagée et commencera dans les mois à suivre. Il faudra alors compter, en tout et pour tout, environ deux ans et demi de travail des différentes parties pour la réalisation d'un tel projet dans son intégralité.



## Une vision tournée vers l'avenir

Pour Laurent Didier, « l'Usine Cayre est plus qu'un projet architectural : c'est un symbole de revitalisation rurale. En intégrant des activités culturelles, économiques et sociales, ce tiers-lieu incarne un modèle de dynamisation territoriale durable ».

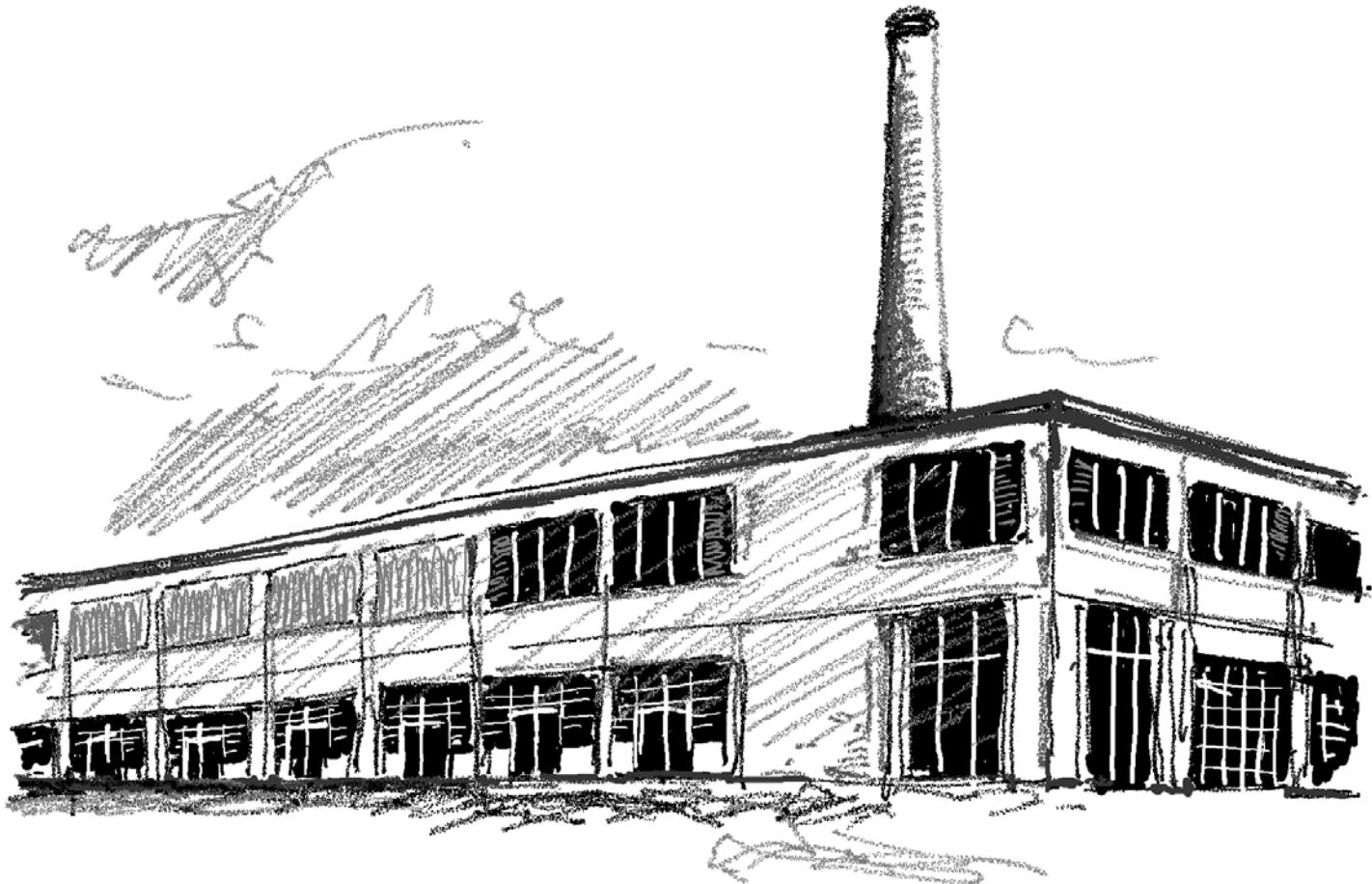
Actuellement, les professionnels du cabinet BAST mènent en parallèle une quinzaine de projets, tant publics que privés, à des phases différentes d'élaboration. Allant de la rénovation d'appartements à la réhabilitation de maisons et

d'anciens bâtiments publics, Laurent et ses associés continuent d'explorer de nouvelles voies, avec une complaisance pour les projets associatifs et ruraux, offrant des opportunités uniques d'expérimentation et d'innovation.

Finalement, l'Usine Cayre est l'une des démonstrations de la capacité de l'architecture à transformer un patrimoine industriel en un espace culturel au service de la communauté.

**Lisa Grante**

Etudiante Master 2 - Communication & territoires



# TIERS-LIEUX : D'UNE INNOVATION SOCIALE À UN NOUVEL OUTIL DES POLITIQUES PUBLIQUES

**Autrefois refuges d'innovation et de cohésion sociale, les tiers-lieux se transforment, depuis les années 2010, en moteurs de revitalisation territoriale. Leur intégration croissante dans les politiques publiques suscite des interrogations quant à leur indépendance et à l'évolution de leur rôle.**

« *Un tiers-lieu doit être un espace qui unit, qui rassemble, où chacun peut se retrouver au-delà de son identité et de ses différences. Il doit avoir le pouvoir de créer du lien.* », me confie José Froment, maire de Cenne-Monestiés.

L'ancienne usine Cayre accueillera bientôt le futur tiers-lieu de ce petit village de 400 habitants, situé au pied de la Montagne Noire, en bordure du Lampy. Ici, ce bâtiment fait figure de monument historique auquel les habitants sont très attachés.

## Tiers-Lieux : espaces en vogue ou notion vague ?

La notion de tiers-lieu, située au croisement d'objectifs sociaux, économiques, et culturels, reste difficile à définir. Le sociologue Ray Oldenburg, à l'origine du concept, les décrit comme des espaces situés entre le domicile (*first place*) et le lieu de travail (*second place*). Selon lui, les tiers-lieux sont des lieux humanistes, privilégiant le bien-être collectif et l'inclusion sociale. Ce sont des environnements informels, propices aux interactions et à l'épanouissement personnel.

Mais ce concept se transforme au fil du temps, tout comme les usages et les fonctions qui lui sont associés. L'association France Tiers-Lieux, créée en 2019, les qualifie alors : « *d'espaces de coworking, de friches culturelles, de fablabs, de tiers-lieux nourriciers* », partageant la mutualisation d'espaces et de compétences, l'hybridation des activités et la coopération citoyenne pour répondre aux enjeux locaux.

Cette évolution du concept et cette pluralité d'usages brouillent les frontières avec d'autres types de lieux, comme les centres culturels ou les maisons de quartier, compliquant la compréhension de leur utilité pour les citoyens.

En France, les crises sociales et sanitaires majeures de la fin des années 2010, comme le mouvement des Gilets jaunes et la pandémie du COVID-19, ont accéléré l'émergence des tiers-lieux et encouragé la mise en place d'une politique publique dédiée.



## L'émergence d'une politique publique

Au cours de ces cinq dernières années, le gouvernement a mis en place une série de mesures visant à soutenir et structurer ces espaces. Ces initiatives font suite aux recommandations du rapport *Faire ensemble pour mieux vivre ensemble*, remis en 2018 par la mission Coworking, qui met en lumière le potentiel des tiers-lieux comme moteurs d'innovation territoriale et de transformation sociale. L'État a investi plus de 179,1 millions d'euros en 2019 et a lancé différents programmes tels que "Nouveaux lieux, Nouveaux liens".

Au-delà des financements, l'État a également accompagné la labellisation et la structuration des réseaux de tiers-lieux. Aujourd'hui, plus de 500 espaces ont été labellisés sous différentes catégories, dont 382 fabriques de territoires et 100 manufactures de proximité. Ces labels garantissent la qualité des lieux et leur capacité à répondre aux besoins spécifiques des territoires, tout en favorisant leur ancrage local.

### Des inquiétudes liées à l'implication du politique

Si l'engagement des pouvoirs publics dans le soutien et le développement des tiers-lieux témoigne de leur reconnaissance en tant qu'outils stratégiques pour la revitalisation territoriale, il suscite également des interrogations quant à leurs conséquences sur l'essence même de ces espaces.

### Qu'implique concrètement cette institutionnalisation, et à quelles conditions ces lieux peuvent-ils conserver leur singularité tout en collaborant avec les pouvoirs publics ?

L'institutionnalisation peut prendre deux formes. D'abord, elle correspond à l'adoption, par les tiers-lieux, de pratiques et de financements alignés sur ceux des pouvoirs publics. Pour coopérer, ils adoptent souvent un cadre d'action clair et contractualisé. Par exemple, certaines collectivités participent à la gestion des lieux ou les intègrent à des services publics existants comme les bibliothèques ou les centres sociaux. Cette formalisation, décrite par Marie Bergeron, peut accroître leur dépendance aux ressources publiques.



Ensuite, l'institutionnalisation concerne aussi leur organisation interne. Elle implique la mise en place de règles et de structures inspirées des modes de fonctionnement bureaucratiques, visant à garantir une certaine stabilité. Mais cela peut rendre les tiers-lieux moins flexibles, voire les éloigner de leurs valeurs fondatrices.

Ces évolutions inquiètent certains observateurs. Patrick Levy-Waitz, président de la fondation Travailler Autrement, met en garde contre une possible instrumentalisation des tiers-lieux par les politiques publiques, qui pourraient chercher à compenser un « double abandon territorial-industriel et numérique ». De même, Geneviève Fontaine, chercheuse en économie solidaire, souligne les risques d'une politique publique trop intrusive, risquant de détourner ces lieux de leur vocation initiale. « *Lorsque la politique publique devient locale, il peut y avoir un risque d'instrumentalisation* ».

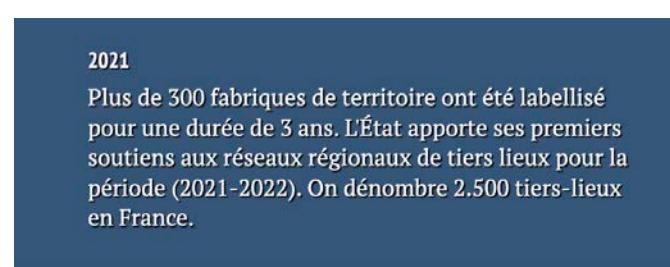
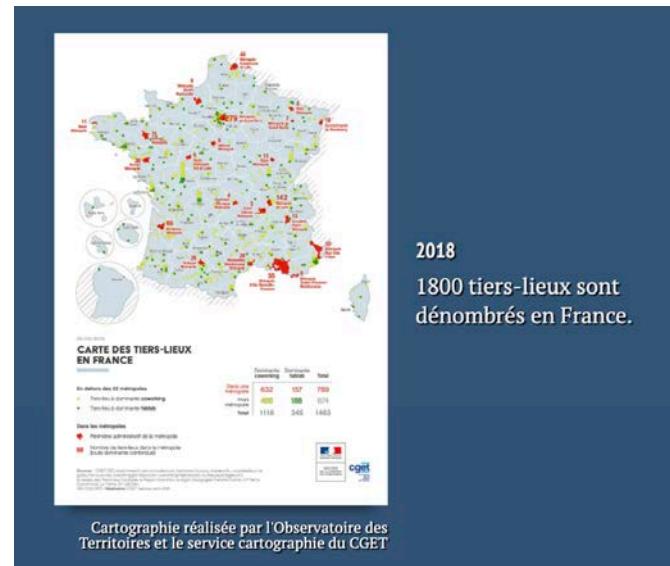
De son côté, Timothée Duverger, professeur à Sciences-Po Bordeaux, tente de rassurer « *Bien sûr, les tiers-lieux n'ont vocation ni à remplacer le service public, ni à se transformer en opérateurs de service. Ils y perdraient leur âme* ».

## Vers un modèle productiviste

Cette implication des institutions politiques entraîne une évolution du rôle des nouveaux-lieux. Initialement conçus comme des espaces de socialisation, « *d'être ensemble* », ils tendent à devenir des lieux du faire ensemble en adoptant une dimension productiviste. Pendant la pandémie de COVID-19, ils ont joué un rôle crucial : distribution de repas, fabrication de matériel médical d'urgence ou encore transformation de masques en systèmes de ventilation. Ces initiatives illustrent leur adaptabilité, mais soulignent également les attentes des pouvoirs publics qui pèsent sur ces lieux, souhaitant qu'ils répondent à différents enjeux sociaux. La sénatrice Sylvie Robert met en garde contre les dangers d'une labellisation excessive.

« *Uniformiser ces espaces par des cahiers des charges pourrait freiner leur innovation et limiter leur adaptabilité.* »

Pour elle, préserver leur diversité est essentiel afin qu'ils continuent de jouer un rôle moteur pour les territoires.



## Mais quel avenir sans aides publiques ?

Le projet de loi de finances (PLF) 2025 prévoit une baisse de plus de 80 % des financements dédiés aux nouveaux-lieux, limitant le budget à 2,5 millions d'euros. Cette diminution drastique menace la pérennité de nombreux tiers-lieux, qui accueillent chaque année des millions de visiteurs, accompagnent des personnes en situation de précarité, et participent activement à la revitalisation des territoires ruraux, comme le rappelle Timothée Duverger.

Ce désengagement public pourrait provoquer une double peine : l'affaiblissement des initiatives citoyennes et le ralentissement des projets con-

tribuant à la transition écologique, culturelle et sociale.

À l'heure où 75% des élus s'accordent sur le rôle clé des tiers-lieux dans la lutte contre l'isolement, réduire les financements de ces lieux revient à couper une dynamique porteuse, soutenue par 25 000 salariés, 380 000 bénévoles et un écosystème ancré dans l'économie sociale et solidaire.

**Si l'État se retire, les nouveaux-lieux risquent de perdre leur capacité à répondre aux crises et aux besoins des habitants, soulignant l'urgence de repenser un modèle équilibré entre autonomie et soutien public.**

**Sara Rousseau**

Etudiante Master 2  
Communication & territoires



### AUJOURD'HUI

Environ 83 % des tiers-lieux collaborent avec des acteurs publics, et 49 % de leurs revenus proviennent de subventions.

### Bulletin d'information de l'association « L'Usine » de Cenne-Monestiès. - N°3 - Septembre 2025

Contact : [tierslieucenne@gmail.com](mailto:tierslieucenne@gmail.com)

Comité de rédaction : bureau de l'association L'Usine avec la participation des étudiant.e.s de l'Université de Toulouse - Master Communication & territoires.

Crédit photo : couverture Benoît Riff - Laurent Granger - DR - Illustrations Cédric Groulier

**Notre environnement est fragile, merci de n'imprimer ce document qu'en cas de nécessité.**

